



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

EXPLICATION DE LA GRAVURE JOINTE AU JOURNAL.

MODES DE LONGCHAMP.—Chapeau en paille de riz, orné de plume et de blonde, des magasins de Mme Seuriot, rue Monsigny, n. 1. Schall en cachemire français et Robe en taffetas écossais, des magasins de M. Delisle, rue de Choiseul.

Modos de Longchamp.

Continuons de les appeler *modos de Longchamp* toutes ces premières créations des caprices du printemps, puisque l'usage est de les qualifier ainsi, bien que la plupart d'entre elles n'apparaissent point dans cette promenade si renommée pendant maintes années, et que l'habitude maintient à travers toutes les catastrophes de notre siècle. Cependant, de mémoire de vieilles femmes, Longchamp a beaucoup perdu depuis son origine; depuis qu'il échangea ses hymnes saintes, son temple divin, ses belles et pieuses religieuses, contre les discours profanes, les décors du luxe, les femmes aux regards d'a-

mour, et vit tomber les grilles qui les séparaient des joies du monde, Longchamp devint le rendez-vous de toutes les vanités, de toutes les ambitions, de toutes les coquetteries. Jadis les grands seigneurs et les danseuses de l'Opéra, les hommes de robe, de finance et d'épée venaient afficher dans cette superbe arène le luxe de leur rang, de leur fortune, de leurs maîtresses, et jeter l'anathème sur ceux qui n'y avaient point fait briller un nouvel et brillant équipage ou un costume splendide. Et devant ces riches écussons où les besans d'or, les chevrons de gueule et les merlettes de sable supportaient des couronnes de comtes et de barons, devant ces livrées aristocratiques et ces courtisanes se pavanant sous leurs ana-

créantiques et orgueilleuses parures, la foule des artisans et des bourgeois modestes se rangeait de chaque côté de la chaussée pour laisser circuler ce pompeux cortège, et faire place à ce monde opulent qui payait d'un regard dédaigneux leur prolétaire admiration. Mais ce luxe effréné, ces distinctions blasonnées, devaient s'effacer devant les progrès de nos mœurs. L'or ou les titres ne devinrent plus un droit exclusif; aux seigneurs d'autrefois et ceux d'hier, aux financiers enflés de leurs richesses, aux magistrats vanteux de leurs fonctions, aux courtisans infatués de leurs faveurs, vinrent se mêler l'honnête industriel, les bons ménages, la mère de famille avec tous ses jeunes enfans blancs et roses groupés dans un simple landau; le remise et même la citadine n'eurent point honte de prendre la file parmi les fraîches calèches, les tilburys, les stanhopés, où se distinguaient les fashionables et les élégantes du jour. Mais en même tems que Longchamp gagnait ainsi sous le rapport moral, il perdait son aspect de somptuosité; il dépouilla la pourpre pour se bigarrer des mille nuances de la société, et les modes ne s'y mélangèrent pas moins que les rangs; la soie bourgeoise s'intercala aux riches étoffes brodées et chargées d'ornemens. Déjà la moitié des femmes, réfugiées sous l'incongnito de leurs négligés, n'y vint plus que pour observer l'autre; insensiblement la spécialité de cette circonstance s'affaiblit; il fut permis d'y paraître sans toilettes élégantes et nouvelles. Il fallait que le soleil brillât pur, et que les émanations du printemps fussent déjà bien suaves pour que les costumes d'été y parussent dans leur fraîcheur éclatante. La vanité n'allait plus jusqu'à faire geler une femme pour montrer une mousseline inconnue, une écharpe qui se déroulait pour la première fois. Jusque-là s'est portée la pente de gravité qui entraîne notre siècle, et la promenade de Longchamp peut être regardée comme une esquisse de notre vie sociale.

Cependant il nous est resté de tout cet appareil l'usage de nommer *modes de Longchamp* tout ce qui se façonne en parure pour la nouvelle saison. Ainsi les modistes de la province abondent en ce moment à Paris pour recueillir les données qui doivent diriger le goût jusqu'à l'hiver prochain; et nos lectrices ouvrent le *Petit Courrier* pour y puiser les renseignemens que nous leur transmettons après avoir parcouru scrupuleusement tous les détours où se créent les innovations de la mode.

Revenons donc aux remarques faites sur notre dernier Longchamp. Sur le rapport des équipages, nous ne pouvons citer rien de plus juste que les observations suivantes :

Le milieu de la chaussée était, comme de coutume, réservé aux carrosses d'ambassadeurs et aux voitures à quatre chevaux. On y remarquait les deux équipages de M. Schikler. Le premier était une berline dont les gens portaient la grande livrée blanche; le cocher conduisait les quatre chevaux : dans cette voiture était M^{me} Schikler. Le second équipage, occupé par M. Schikler, était une légère calèche tirée par quatre magnifiques chevaux bai, montés par des jockeys dont la livrée étincelait de broderies d'or.

L'éternel carrosse vert-Guadalquivir de M. Aguado, tout parsemé de couronnes de marquis, chargé d'argent ciselé et décoré de glaces, espèce de cage à ex-voto, aurait pu dignement figurer dans l'origine dévote de la sainte procession de Longchamp, car on sait que cette voiture a été achetée d'occasion après la mort de l'ancien archevêque de Tolède. En voulant donner à son équipage un aspect moderne, M. Aguado a été tout aussi mal inspiré qu'en allant le chercher sous la remise archiépiscopale : son cocher efflanqué, qui conduit à la française avec des harnais anglais, contraste avec les deux puissans laquais qui pèsent sur l'arrière-train, de même que les deux che-

vaux de devant, haridelles effilées, font ressortir la lourde encolure de leurs deux confrères, épais limousins empruntés à la charrue de Petit-Bourg.

Non loin de ce lourd omnibus financier, courait le léger et élégant équipage de M. Machado, riche banquier, compatriote de M. Aguado.

Rien ne manquait au Longchamp de cette année, pas même l'équipage rose et argent de Justine, si bien décrit dans le Longchamp de Faublas. Seulement, cette fois ce n'était pas la soubrette parvenue de la marquise de B..., et l'équipage n'avait ni la forme d'une conque marine, ni les tendres couleurs en vogue au siècle dernier. Dans une voiture, la plus belle peut-être, la mieux attelée de quatre chevaux, la mieux conduite par deux jockeys aux vestes de velours, nous avons reconnu M^{lle} V..., jeune actrice qui, après de faibles débuts au théâtre Chantierine, signa, il y a deux ans, un engagement pour Amsterdam. Un banquier hollandais l'a conduite cette année à Longchamp dans un équipage qui ferait honneur à une princesse du Saint-Empire.

Passant de ces équipages à la mode aux costumes des hommes, disons un mot sur nos dandys en habit de drap vert ou brun-bistre, à un seul rang de boutons guillochés en or, avec un collet carré en velours; le gilet de piqué blanc; la cravate pou de soie damassé; le pantalon de drap gris-blanc ou jaune, avec les petites bottes ou les hautes bottines à plis nombreux. D'autres fashionables avaient de petites redingotes courtes et juponnées, de couleurs de fantaisie, avec une petite poche sur le côté de la poitrine, d'où sort la pointe d'un mouchoir blanc foulard de Chine. Puis des chapeaux à grands bords relevés sur les côtés, et baissant du devant et du derrière: ceci ne va pas mal avec les touffes de cheveux à la Kléber, qui tombent sur les oreilles et entourent la tête.

— Parmi toutes les nouveautés que le

mauvais tems a empêché de paraître à Longchamp, nous citerons néanmoins la capote Amélie et le chapeau Saint-Marc, de la fabrique de M^{me} Lanié-Burger, qui reçoit pour cet article de nombreuses commandes; justifiées par la grâce de cette nouvelle invention.

CHAPEAUX. — Les formes sont décidément très-avantageuses cet été. La figure, encadrée dans la passe qui descend très-bas des côtés et s'évase sur le front, ne perd rien de l'effet des nuances et des blondes qui se trouvent dans l'intérieur du chapeau. Sur le front, se place un ruban cerclé, ou une petite blonde unie, ou une rangée de petites coques de ruban. Des nœuds placés très-bas contre les joues sièent parfaitement. Voilà l'ensemble de quelques chapeaux disposés pour Longchamp et qui peuvent donner l'idée générale de la mode.

— Capote en paille de riz, ornée de quelques branches très-légères de fleurs de nuances variées; ces branches s'entrelaçaient dans un nœud de ruban formé de deux coques assez courtes et de deux bouts retombans. Ce ruban *Pompadour* était fond blanc, avec de gros bouquets de fleurs de toute espèce. Il traversait le dessus de la forme du chapeau, puis formait des brides très-larges. Le bouquet de fleurs placé moitié sur la passe et moitié sur la forme.

— Une demi-capote, toute formée de rubans roses, quadrillés en blanc, est d'une grande beauté. Ils étaient peu froncés, et paraissaient une riche étoffe. Deux petits paquets d'œillets de Chine, l'un blanc et l'autre rose, étaient placés de côté, et séparés par deux coques très-serrées, en ruban pareil à celui du chapeau. Dans l'intérieur de la passe, une ruche de blonde d'un dessin très à jour, qui s'arrêtait aux deux côtés du front sous des nœuds. La forme assez haute derrière, et un peu recourbée sur le devant.

— Des capotes en satin d'Alger, ou gros d'été glacé de diverses nuances de

vert, étaient ornées, les unes d'un bouquet de fleurs moitié vertes, moitié blanches, les autres d'une branche de lilas blanc, ou d'un nœud de ruban-blond ayant le milieu vert et les deux bords blancs à jour, et absolument semblables à une blonde festonnée. Dans la passe, des ruches de blonde pour adoucir la nuance du vert.

— Des capotes en crêpe jaune ornées d'une branche de lilas.

— Des chapeaux en étoffe de soie blanche travaillée matte et à jour, et doublés de crêpe rose, avaient pour ornement des rubans de gaze blancs brochés en rose, formant un nœud de côté qui retenait le pied d'une seule plume blanche, ayant ses bords roses, et couronnant la passe du chapeau de manière à ce que le tout vînt retomber sur le bord du côté opposé.

— Les plus élégans chapeaux sont toujours en paille de riz. On en a vu, en ce genre, qui étaient à jours gothiques, et prouvaient que la nouvelle invention de M. Wild avait été adoptée par la mode. La transparence de ces chapeaux est tout-à-fait gracieuse. Doublés en crêpe rose et ornés de rubans de gaze ou de quelques fleurs légères, ils deviennent une des plus jolies parures de la saison. Ils sont d'un goût tout-à-fait gracieux, et ne peuvent être comparés aux pailles à jour qui appartiennent à tout le monde.

— Un joli chapeau de paille blanche était doublé en crêpe lilas, et avait sur le côté un bouquet en petites plumes blanches ayant la tête lilas.

— Comme mode du matin, on voit des capotes en gros de Naples couleur écrue, doublées de gros de Naples rose, et ornées d'un nœud de larges rubans en taffetas rose broché.

— Les grosses pailles jaunes sont en montre dans tous les magasins. On ne peut encore juger si elles seront généralement adoptées, mais elles ne peuvent manquer de réussir pour les toilettes de campagne.

— Sur quelques chapeaux en paille d'Italie, on a placé des garnitures en larges rubans écossais.

— La passe des pailles jaunes se conserve un peu plus grande que celle des autres chapeaux.

Une Réunion de Femmes.

On s'arrêtait samedi, 22 mars, à regarder curieusement, à la grille du Carrousel, un grand nombre de femmes arrivant toutes par quatre, et descendant de voiture à la porte des appartemens de la reine. Pas un homme ne les accompagnait pour leur donner la main, et les valets s'inclinaient devant elles sans leur demander : Où allez-vous ? Elles montaient gaiement les beaux escaliers et traversaient les appartemens, avec une aisance qui les aurait pu faire prendre pour autant de duchesses ; les huissiers se penchaient aux portes et souriaient.

Que venaient-elles faire chez la reine toutes ces femmes qui semblaient attendues ? Elles venaient recueillir le prix de leurs soins et de leur dévouement ; elles venaient, convoquées par la reine, recevoir ses remerciemens pour avoir, depuis le terrible fléau qui a pesé sur la France, pris sous leur garde les orphelins que le choléra avait laissés dans chaque arrondissement ; elles venaient rendre un compte exact de la situation de ces enfans et de l'emploi des sommes qui leur ont été appliquées. Et voilà pourquoi elles foulaient, légères et joyeuses, les beaux tapis royaux ; elles se ressouvenaient d'avoir souvent pénétré dans de pauvres chambres, bien sales, bien délabrées, où leur présence avait ramené le bonheur ; et cette pensée faisait qu'elles étaient fières d'elles-mêmes.

Elles viennent de pénétrer au nombre de trente-deux dans le salon particulier

de la reine, où se trouve une grande table, couverte de papiers et entourée de sièges, au milieu desquels on voit un simple fauteuil, celui de la reine. Tous leurs regards se sont tournés vers le beau portrait de la jeune et jolie reine des Belges, fraîche et blonde création transplantée sur un sol étranger, objet d'amour et de regrets, que les yeux de sa mère ne contemplent jamais sans se mouiller de pleurs.

Il est deux heures, la reine vient d'ouvrir elle-même la porte qui communique de sa chambre dans son salon; pas un domestique pour l'annoncer, pas un huissier pour faire faire place: elle entre seule, toute simple de toilette, mais belle de bonté et de bienveillance si parfaite, que c'est à qui se pressera autour d'elle.

Elle vient de prendre place auprès de la table, et toutes ces dames se sont assises à ses côtés, sans ordre, sans étiquette; elle leur adresse des remerciemens d'une voix émue; et prie M. Cochin, le seul homme que l'on ait admis à cette réunion, de lui lire le rapport qu'il a fait sur tous les enfans que l'on a secourus et que l'on veut secourir encore. Le nombre de ces victimes d'un fléau trop vite oublié en France, est si considérable, que l'on s'étonne presque d'avoir pu, avec 102,854 fr. 87 cent., arracher à la misère plus de deux mille orphelins. Mais la charité est ingénieuse: les uns sont en apprentissage, les autres reçoivent des secours à domicile: tous auront un sort; il le devront à la reine, qui envoya, dès le commencement de l'épidémie, 15,000 fr. à M. de Bondy, alors préfet de la Seine; ils le devront aux nombreuses souscriptions que toutes les dames chargées de veiller sur eux ont eu le bonheur de pouvoir recueillir. Et dans un siècle où les femmes ont pris place de manière à mêler leurs noms à tout ce qui est grand et beau, ce seront encore elles qui auront sauvé de l'abandon et du vice tous ces enfans, appelés à devenir des hommes.

Plusieurs d'entre elles ont pris la pa-

role, après M. Cochin, pour recommander plus particulièrement quelques orphelins à la reine, qui leur a répondu non en reine, mais en bonne et tendre mère de famille. Puis elle s'est levée en témoignant le désir de faire le tour du cercle, et suivie de M^{me} de Bondy*, qui avait soin de lui nommer toutes les dames, elle s'est arrêtée près de chacune d'elles, ayant toujours quelque chose de bon et de gracieux à dire. Pour toute autre que pour elle, cette revue féminine eût été froide et gênante; mais la bienfaisance, qui exclut l'étiquette, avait mis dans sa voix et dans ses paroles un charme de bonté que je voudrais en vain rendre. Loin d'abrégier cette réunion, qui a duré près d'une heure, elle semblait s'y plaire: aucune femme n'était embarrassée, mais beaucoup étaient émues. Il y a dans la douce physionomie de la reine quelque chose de si profondément mélancolique, que l'on se sent attiré vers elle, et qu'on la suit du regard avec tristesse, car on voudrait que la couronne lui fût légère au front, et que toutes les prières de tous les pauvres qu'elle ne cesse de secourir passent comme un rayon du ciel entre elle et les douleurs qui se groupent toujours autour du trône.

GYMNASÉ LITTÉRAIRE.

PROSCRIPTION.

Pour quiconque est fatigué de ces mouvemens convulsifs, de cet intérêt passionné dont sont empreintes aujourd'hui la plupart de nos compositions littéraires, nulles pages ne sauraient être plus douces à lire que celles échappées à la plume si vraie, si touchante, si gracieuse, à laquelle nous devons les délicieux ouvrages signés Charles Nodier. Dans un de nos meilleurs recueils, nous trouvons, de cet aimable écrivain, un article intitulé *Jours de Pros-*

* M^{me} de Bondy vient de créer elle-même une maison où plusieurs de ces orphelins sont élevés.

cription, dont nous nous permettons d'extraire quelques passages dans l'intérêt de nos lecteurs.

« A qui apprendrais-je que c'était dans ma jeunesse une grande question que de savoir ce qui valait le mieux de la prison ou de la fuite, et ce qu'il y avait de plus difficile à supporter d'une résidence malsade entre des murs infranchissables, ou d'un vagabondage misérable à travers les champs et les bois ? J'ai goûté bien longtemps de tous les deux, et je suis en état de prouver que l'une et l'autre de ces deux positions ont leurs agrémens relatifs, qui sont capables de faire pencher la balance dans les mains les plus impartiales. En prison, le courage individuel est soutenu par la communauté du malheur, par l'émulation de la patience, par les douceurs de l'entretien qui dissipent tous les ennuis, par la sollicitude de l'amitié qui charment tous les chagrins. En pleine campagne, vous avez l'air et l'espoir, et la liberté, la fierté d'une indépendance, qui se maintient, par sa propre force, contre la force du pouvoir, la vanité rieuse d'une adresse qui déjoue toutes les poursuites, l'attente d'un accueil fraternel dans la hutte enfumée du bûcheron ou la voiture nomade du berger, la variété des chances et des événemens qui se renouvellent tous les jours, et, au besoin, l'espoir d'une généreuse défense. Il n'en est pas moins vrai que cette alternative est encore en litige au moment où je parle ; et moi-même, combien de fois n'ai-je pas désiré, sous les verrous, d'être exposé tout nu sur un rocher battu des vagues, à la face du ciel, et à la merci de l'intempérie des saisons ! combien de fois n'ai-je pas désiré, dans les forêts, l'abri rassurant d'un cachot humide et frais, où je trouverais du moins un peu de pain pour apaiser ma faim, un peu de paille pour reposer mon sommeil ! Les hommes ne se contentent jamais ! ..

.....
..... Comme Adam, j'étais seul,

sans remords, sans haine, sans souci de l'avenir, car toutes les mauvaises fortunes du proscrit étaient sorties de ma mémoire. Fier de mon indépendance, de ma force, de mon bonheur, de cette libre possession de l'univers dont s'emparait ma pensée, je n'aurais pas échangé cette paix incertaine, exhalée entre deux périls, contre l'empire assuré du monde. Ma tête bouillonnait d'une ivresse de poète que je n'ai pas retrouvée depuis ; mon cœur éclatait de volupté. Tout-à-coup mes paupières s'inondèrent de larmes, et je tombai à genoux. « O mon Dieu ! m'écriai-je, que la nature est belle ! que vous êtes grand dans vos ouvrages, et que vous êtes bon dans les consolations que vous prodiguez aux malheureux ! O mon Dieu ! si j'ai assez vécu pour vous connaître et pour vous adorer, retirez mon âme à vous, je vous en prie ! mon faible corps ne peut plus la contenir. » Puis j'achevai de me coucher parmi ces fleurs, car je ne me suis jamais cru plus près d'être exaucé. Je murmurai, en défaillant, le nom de mes parens, de ma sœur, de Clémentine, que je fuyais parce qu'elle l'avait voulu, et tout sentiment m'échappa. La seule idée qui me reste de cette extase, est qu'elle me fait sentir plus de félicité inexprimable que tout le reste de ma vie.

» Mais on se tromperait étrangement si l'on pensait qu'il en arrivât souvent ainsi. Quelques jours s'étaient à peine écoulés depuis celui-là, que cette exaltation, si pure et si expansive, avait fait place aux angoisses les plus amères. J'étais traqué par six gendarmes dans les grangeages d'un bon paysan plein d'énergie et de dévouement, qui n'avait toutefois d'autre gîte à me donner que celui qu'il me conviendrait de fouir dans son grenier, sous les fourrages nouvellement récoltés. Il est difficile de se faire une juste idée de l'incommodité de ce séjour, quand on n'a pas subi l'enivrement de son arôme étourdissant et l'ardeur de sa température effervescente. Je fus cependant con-

damné, sous peine de capture, et peut-être de mort, à y passer trente-six heures d'anxiété physique et morale, de douloureux sommeil et de fatigant repos, qui ne peuvent se mesurer, en aucune manière, d'après la division commune du tems. C'était un supplice assidu et sans répit, que le cauchemar m'a rendu plus d'une fois dans mes songes, et que Dante a oublié dans l'énumération des peines de l'enfer; une torture à laquelle il ne manque rien de celles des damnés, pas même je ne sais quelle durée fictive de l'éternité. J'avais senti de tems en tems s'alléger mon affreux fardeau, mais son poids était aussitôt remplacé par un autre, par le groupe sourd et mouvant des soldats, qui me broyaient de leurs talons de fer, sous le peu qui me restait de ma molle et flexible toiture, en sondant profondément le foin de la pointe de leur sabre. J'avais été atteint deux fois à la même jambe: un troisième coup m'avait mis à nu, en glissant, le tendon extérieur des doigts de la main droite, que je tenais soulevée sur mon visage, pour aspirer avec effort cet air brûlant et empoisonné qui entretenait si péniblement ma triste existence. Si l'obscurité qui régnait dans cette crypte de misère et de désespoir avait permis qu'en les retirant ils regardassent leurs armes au tranchant de la lame, le sang dont elle était baignée m'aurait infailliblement trahi; mais sûrs de n'avoir pas été avertis par un gémissement, par un cri, ou par une convulsion, qu'un homme caché se mourait sous leurs pieds, ils la remirent tranquillement dans le fourreau et s'éloignèrent sans insister davantage. Le foin qui commençait à s'accumuler sur moi par charges énormes, me fit comprendre deux choses: la première, que j'étais sauvé d'un genre de mort; et la seconde, que je ne pouvais échapper à l'autre; car chaque brassée d'herbes qui venait peser sur la masse dont j'étais accablé interceptait de plus en plus ma respiration haletante. En effet, quand les

cavaliers, effrayés par l'approche d'un orage, eurent enjambé leurs montures et repris en toute hâte le chemin de leur quartier; quand mes respectables hôtes furent parvenus à dégager mon corps gisant de son intolérable prison, je n'avais conservé qu'autant de connaissance qu'il en faut pour désespérer de la reprendre tout entière. Les pauvres gens pensaient ne retrouver là qu'un cadavre. »

UNE LOTERIE.

Il est dans notre monde un peintre créateur d'un genre charmant, devenu célèbre par son prestigieux talent. Lui n'a jamais placé dans nos riches galeries un tableau devant lequel la foule passe insouciant et distraite; il n'a pas jeté la plus légère esquisse sans que chacun, en vieux de l'admirer, n'eût désiré la posséder au prix d'or; et cependant pour frapper ainsi la pensée il ne cherche point des sujets qui font frissonner d'effroi, il ne va pas exhumer les annales sanglantes de l'histoire pour en retracer quelque royal supplice, quelque palpitante révolution. Devant de plus douces fictions il appelle tous les regards; à la place d'un échafaud, il montre un buisson de fleurs, et au lieu d'un bandeau de mort sur un joli front de femme il pose une guirlande de roses. Lui n'opprime point votre cœur par l'image des tempêtes, c'est toujours sous un ciel délicieux que naissent ses heureuses compositions. Elles n'exhalent que suavité, fraîcheur et doux éclat; on est attiré auprès d'elles comme par le parfum d'un parterre, et elles vous transportent dans un printems perpétuel dont l'astre brille vivifiant, magique, inimitable, sous le nom de *Redouté*.

Aussi en annonçant la mise en loterie d'un tableau de ce peintre distingué, nous ne doutons pas de l'affluence des personnes qui voudront prendre part à une chance

aussi attrayante. Une aimable invocation aux roses doit dans cette circonstance rendre le sort propice, et je voudrais pouvoir déposer mon billet sous la couronne d'Anacréon.

MISE EN LOTERIE,

Au moyen de quatre-vingt-dix séries de quatre-vingt-dix numéros chacune,

D'UN TABLEAU DE ROSES,

PEINT PAR REDOUTE, ET CHEF-D'OEUVRE DE CET ARTISTE.

Le premier numéro sortant au premier tirage de juillet 1832, de la loterie de Paris, désignera la série dans laquelle le premier numéro sortant au premier tirage d'août suivra indiquera le numéro du billet gagnant.

On peut voir le tableau chez M. Giroux, rue du Coq-Saint-Honoré, n° 7, qui le remettra au porteur du billet gagnant dès le lendemain du tirage.

Le prix du billet est de 1 franc.

LA NOUVELLE ÉLISABETH.

Voici un singulier cas de monomanie politique. — Un jeune homme à l'extérieur décent, portant le nom de Foster, parcourt en ce moment l'Angleterre, et s'imagina être la reine Élisabeth. N'osant se fier à ses ministres, il veut voir par lui-même si son peuple est heureux. Il se figure avoir campé 60,000 hommes à Tilbury, pour faire une chaude réception aux Espagnols qui lui ont déclaré la guerre parce qu'il n'a pas voulu se marier avec le roi d'Espagne. Il a rencontré dernièrement un pauvre Irlandais auquel il a donné une bank-note de vingt livres sterling, et qui s'est engagé sur l'honneur à lui rapporter la tête du comte Tyrone. Foster a juré à plusieurs personnes qu'il n'avait aucune passion réelle pour Leicestershire ni pour d'Essex, et que tous les bruits

qui circulaient à ce sujet étaient scandaleux et offensants pour sa personne royale. Il a aussi promis cent livres sterling pour la tête de ce pauvre Daniel O'Connell, ainsi que pour tous les agitateurs qui troublent en ce moment la tranquillité de l'Irlande. Très-affable envers les pauvres, il leur prodigue l'or à pleines mains, et désire qu'ils le considèrent comme leur mère. Dans un grand nombre d'ateliers et d'hospices qu'il a visités, il a laissé des ordres pour des sommes considérables adressés au premier trésorier Burleigh et signés Élisabeth. Une mélancolie profonde s'empare de lui toutes les fois qu'on lui parle de l'Écosse; il paraît se repentir amèrement d'avoir fait décapiter Marie Stuart, et donnerait la moitié de son royaume pour la rappeler à la vie.

— *La Suisse pittoresque*, dont l'éditeur, M. Hippolyte Souverain, publie chaque samedi une élégante livraison, n'est au-dessous d'aucune publication de ce genre. Le texte, imprimé sur beau papier, nous a paru d'un intérêt soutenu et rempli des plus riches descriptions. Les figures, gravées à l'eau-forte sur acier, représentent les sites les plus intéressants de ce beau pays, que tout le monde désire voir, et dont on conserve si long-temps le souvenir quand on l'a parcouru. Ce livre, résumant dans l'étendue de ses proportions tout ce qui a été écrit de plus saillant sur la Suisse, aura un bien grand nombre de lecteurs, s'il va entre les mains de tous ceux que ce pays intéresse. On s'abonne à 5 sous la livraison et 10 fr. les 40 livraisons, servies à domicile à Paris, et 14 fr. en province servies par la poste. Au bureau, rue des Beaux-Arts, n° 3 bis.

— On annonce, comme devant paraître cette semaine, un roman nouveau, intitulé *Pauvre Fille !* Le second titre, *roman fataliste*, indique assez la pensée philosophique de l'auteur; il a voulu suivre une rêverie de fatalisme, et l'a développée d'une manière un peu hardie et propre à exciter chez les lectrices de romans ces émotions dont elles sont si avides. — Nous reviendrons sur cette production.

A ce Numéro est jointe la planche 1052.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Étranger, 10 f. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n° 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDEY-DUPRÉ, SUCCESSION DE SON PÈRE, RUE ST-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.



Modes de Paris.

5 Avril 1834

N^o 1052.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 21 près le passage de l'Opéra

Modes de Long-champs.

Chapeau en paille de riz orné de plumes et de blonde.
Robe en taffetas Ecossais.

Ayuntamiento de Madrid